

2, décembre 2002

Il nous arrive de prendre des initiatives sans préjuger à l'avance de leur écho. Lorsque nous avons imaginé ces *Cahiers du Channel*, nous avons évidemment l'intention de fournir un éclairage nouveau et une approche plus fine de nos préoccupations à ceux qui voudraient bien s'inscrire dans le temps de la pensée. Une sorte de plus-value réflexive à un quotidien cannibale. Vos premières réactions nous font penser que cette intuition n'était pas pure fantaisie. Ces quatre pages sobres et sereines ne sont pas loin de nous être déjà indispensables. Puisse cet entretien avec Loredana Lanciano, au nom du collectif ZUR, qui vient de présenter *Zzzzz, la ligne de fil(e)* à l'occasion de *Jours de fête*, vous passionner autant que notre première tentative de novembre.

Loredana Lanciano

La construction des souvenirs

Propos recueillis par Jean-Christophe Planché

Basé à Angers, ZUR rassemble depuis 1984 des plasticiens, comédiens, chanteurs et autres «bidouilleurs» qui unissent leurs talents afin de proposer des installations-spectacles, scénographies et interventions de rue. Théâtre de rue ? Théâtre d'objet ? Art Contemporain ? ZUR se joue des catégories pour réaliser des projets qui reposent précisément sur la contamination des genres artistiques. Quelques constantes se dégagent néanmoins de leurs propositions : interrogation de l'image en mouvement et de ses supports de projection, parcours déambulatoires, présence des quatre éléments, prise en compte du lieu de présentation... En 1999, leur *Camera Paradossale* avait élargi les murs de la galerie de l'ancienne poste à la dimension d'un paysage. Pour l'édition 2002 des *Jours de Fête*, le collectif a investi une ancienne friche industrielle liée à la dentelle pour y proposer une flânerie féerique.

VOUS avez choisi pour nom de votre collectif ZUR qui signifie «Zone Utopiquement Reconstituée». L'utopie réside-t-elle dans le fait de fonctionner en groupe ou dans le souci de mélanger des pratiques artistiques ?

LOREDANA LANCIANO :

L'utopie se trouve dans ces deux aspects. L'utopie artistique est d'aller dans une zone physiquement reconnaissable au niveau architectural et de la transformer d'une façon qui n'existait pas avant (et qui n'existera sans doute plus après : nous n'avons pas de prétention à l'immortalité !). Je pense en outre que le fait d'être un collectif, de travailler en groupe, est en lui-même une utopie. Il s'agit de respecter les individualités, de faire les compromis nécessaires pour continuer à travailler ensemble. Vivre ensemble est un défi. Nous cherchons à mixer nos modes d'expression, qu'ils soient chant, danse, cinéma ou sculpture de manière à créer une forme dans laquelle chacun d'entre nous puisse se reconnaître sans pouvoir s'en attribuer la paternité. Au défi artistique qui est de dévoiler la poésie interne d'un lieu s'ajoute donc l'utopie de le faire ensemble malgré nos différences d'âges, de formations ou d'envies.

Pourquoi vos interventions accordent-elles toujours une grande place à l'image ?

ZUR est né avec l'envie de travailler à partir de l'image de cinéma. Nous voulions utiliser la pellicule, du Super 8 ou du 16 millimètres, sur des supports qui ne soient pas des écrans. L'important pour nous est que les surfaces sur lesquelles nos images sont projetées soient mobiles : de l'eau, du sable, de la terre... La pellicule donne une image en mouvement que nous projetons sur un support lui-même en mouvement comme un drap ou de l'eau : l'image n'est pas donnée facilement. Le spectateur doit faire preuve de curiosité, d'attention pour s'en saisir.

Au cinéma, nous voyons tous la même image au même moment. Une des particularités des installations de ZUR est de toujours accorder une grande place au spectateur en lui laissant choisir parmi une profusion d'images. Personne ne voit la même chose. Pourquoi ce parti-pris ?

Il s'agit d'un aspect essentiel de notre travail. Nous ne pouvons avoir la prétention d'obliger des spectateurs à adopter un point de vue unique. Ce serait une illusion d'ailleurs car personne ne perçoit les choses de la même manière que son voisin. On nous habitue à voir de façon frontale : que ce soit un tableau, un film, une émission de télévision ou un match de tennis, tout nous est donné en face. Pourtant, notre organe de la vue n'est pas frontal ni isolé des autres sens. Quand vous vous promenez dans une forêt, vous n'en avez pas une perception frontale même si vous regardez devant vous pour marcher ! Vous entendez des sons qui arrivent de derrière, vous sentez l'odeur des champignons... Nous imaginons que le public qui vient voir ZUR se promène dans un espace naturel même s'il ne l'est

**Tout passe par un choix,
par le choix que nous faisons.**

**Nous n'avons rien
si nous ne choisissons pas.**

**Dans un spectacle,
éprouver une émotion**

est une chance ;

en ressentir deux

est extraordinaire.

pas. Nous essayons de comprendre comment on donne les choses et comment un public peut les recevoir. Même dans nos images les plus construites, on trouve toujours une chose qui se passe derrière ou toute petite en bas à droite ou en haut à gauche qui fait que le public n'aura jamais une seule vision. Cela s'explique aussi sans doute par le fait que notre groupe présente de multiples facettes en réunissant de fortes personnalités. Nous sommes incapables de donner une seule vision des choses. Nous gardons ainsi notre liberté en espérant que le public jouit de la sienne en choisissant ce qu'il veut voir.

Le spectateur ne risque-t-il pas de se sentir déstabilisé ?

En entrant dans un spectacle, le public s'attend à ce que quelque chose se passe devant lui. Ce n'est pas le cas dans les spectacles de ZUR. Nous commençons toujours par ménager une plage d'une dizaine de minutes pendant laquelle le public ne sait pas quoi faire. Il ne sait si le spectacle est commencé ou non, il est vraiment égaré. Il arrive

d'ailleurs que des personnes partent – c'est leur liberté aussi. Celles qui restent comprennent peu à peu qu'elles n'auront pas de guide, que rien ne leur sera donné qu'elles peuvent reconnaître. Il ne s'agit pas de s'asseoir et de recevoir une chose frontale mais de se débrouiller, de regarder, d'être attentif. Au fur et à mesure de ce cheminement, le spectateur entre dans une prédisposition à percevoir de manière plus complète. Cela ne signifie pas qu'il s'agit de comprendre. Il n'y a pas de vision univoque, pas une seule donnée puisqu'un spectacle de ZUR n'est pas issu d'un seul artiste. Il n'y a pas de metteur en scène, de peintre ou d'architecte qui serviraient une seule idée. Plusieurs idées composent une sorte de cathédrale romane dans laquelle le public déambule seul. On n'applaudit pas à la fin. Il s'agit de créer un état d'âme différent plus que de proposer un spectacle. Nous sommes ravis quand un spectateur nous dit qu'un changement s'est opéré en lui, que sa respiration s'est modifiée, qu'il a marché différemment.

Le public ne se sent-il pas frustré ?

Il est vrai que certaines personnes restent sur l'impression de ne pas avoir tout vu, d'avoir raté des choses. J'en conviens mais leur réponds qu'elles en ont vu d'autres. Cette sensation de rater des choses est de plus en plus actuelle. Avec ce mensonge qu'est la communication à grande vitesse, tout le monde pense qu'on peut tout avoir sous la main, qu'avoir immédiatement une chose sous les yeux signifie la posséder. C'est techniquement faux évidemment mais l'idée elle-même n'est pas juste. Tout passe par un choix, par le choix que nous faisons. Nous n'avons rien si nous ne choisissons pas. Dans un spectacle, éprouver une émotion est une chance ; en ressentir deux est extraordinaire. Les spectacles de ZUR donnent beaucoup à voir mais obligent à choisir.

Si le spectateur reste dans la frustration, c'est qu'il l'éprouve constamment en se disant « j'ai raté un programme intéressant à la télévision, je n'ai pas vu ce film, je ne connais pas cette chose-là ». Il ne pense pas à ce qu'il a eu et se rend malheureux. L'idéologie d'une communication instantanée qui permettrait de tout s'approprier est un leurre.

Comment avez-vous conçu le spectacle présenté dans le cadre des *Jours de Fête* ?

Pour le projet de *Zzzzz* qui se décline en plusieurs épisodes uniques présentés dans des sites différents, nous cherchons des lieux qui se prêtent à un trajet à peu près linéaire dans lesquels le spectateur pourra déambuler. À Calais, notre choix s'est naturellement porté sur une usine de dentelle. Nous avions déjà eu l'expérience d'investir des lieux dans lesquels des ouvriers travaillaient encore récemment et cela nous enrichit. Cette relation nous nourrit au niveau artistique comme au niveau humain par la transmission de gestes techniques, l'apprentissage de mécanismes ou le savoir des mots. Nous avons longuement observé les wheelers et les wheeluses. Nous nous inspirons de ce dont le lieu est imprégné. Nous avons ainsi créé des images à partir de géraniums après avoir travaillé dans une serre, utilisé le tissu suite à une intervention dans un entrepôt de recyclage de vêtements... Ces images reviennent à chaque épisode comme les traces d'un cheminement. Notre écriture oscille entre logique et poésie. Avec le temps, nous éprouvons de plus en plus l'envie de proposer des formes spectaculaires dans lesquelles nous investissons nos corps par le jeu, la danse ou par le chant et la musique. Il n'y a pas une écriture à table. Chacun de nous explique ce qu'il a envie de faire, de dire, de mettre dans le spectacle. Les choses se construisent avec

**Ils étaient heureux
de voir de la dentelle étendue,
que l'on pouvait toucher,
dans laquelle on pouvait rentrer.**

**Cela rappelait pourquoi
on aime la dentelle,
sa texture, sa douceur.**

**On oublie ces évidences
au bout d'un moment.**

**Même si ce spectacle
est par nature unique
et ne sera plus jamais présenté,
je crois que nous ne sommes
pas éphémères.**

**Nous créons un souvenir
et c'est très important.**

**Il ne faut jamais arrêter
la construction des souvenirs.**

des bribes qui s'unissent naturellement. Notre travail ressemble à celui de la couturière qui achète des morceaux de tissus en ignorant tout de la robe qu'elle va fabriquer. À un moment donné, elle

conçoit une robe pour laquelle ce bout de tissu convient exactement. Nous partons d'une nécessité d'expression et donnons un sens à ce que nous faisons en avançant. Il y a beaucoup de choses que nous continuons à faire pour comprendre pourquoi nous les faisons. Il nous faut souvent beaucoup de recul pour expliquer nos motivations. Je n'ai compris qu'au bout d'un an et demi – et encore pas tout à fait ! – pourquoi je voulais être une mouche. Les images s'imposent.

Quels retours avez-vous eu de la part des ouvriers qui ont travaillé dans l'usine que vous avez investie ?

Des personnes qui travaillaient dans cette usine il n'y a pas si longtemps sont revenues voir les lieux. Je suis sûre que le deuxième soir, le public comptait des ouvrières car elles marchaient dans les lieux de manière trop détendue, trop tranquille par rapport au public des soirées de *Jours de Fête*. Les premières représentations étaient réservées au personnel des usines Noyon. Le lendemain, un ouvrier qui était venu voir le spectacle est revenu avec un collègue qui ne l'avait pas vu en lui disant : « T'es con de ne pas venir. Tu verrais... Là ils ont fait ci, là ils ont fait ça... ». Je crois qu'ils ont été très surpris de nous voir utiliser d'une autre manière des choses qu'ils utilisent quotidiennement, comme les cartons qui guident les machines pour faire des rideaux par exemple. Ils étaient heureux de voir de la dentelle étendue, que l'on pouvait toucher, dans laquelle on pouvait rentrer. Cela rappelait pourquoi on aime la dentelle, sa texture, sa douceur. On oublie ces évidences au bout d'un moment. Même si ce spectacle est par nature unique et ne sera plus jamais présenté, je crois que nous ne sommes pas éphémères. Nous créons un souvenir et c'est très important. Il ne faut jamais arrêter la construction des souvenirs.

Calais, le vendredi 7 juin 2002.
Michel Vanden Eeckhoudt.



Directeur de la publication: Francis Peduzzi. Coordination et maquette: Stéphane Masset. Conception graphique: Patrice Junius. Impression: Claude Ledoux. Dépôt légal dernier trimestre 2002. N° issn 1169 - 209 X.